

UNIVERSITE OF LUBUMBASHI
FACULTE des Sciences sociaux, Politiques et Administratives

DEPARTMENT OF INTERNATIONAL RELATIONS STUDIES



**« La dynamique migratoire en RDC : morphologie, logique
et incidences à Lubumbashi »**

Rapport préliminaire des résultats de l'enquête

**Soumis à International Migration Institute,
James Martin 21st Century School
Université d'Oxford**

**Dans le cadre du Programme du Projet Mac Arthur sur la Migration Globale et
la Mobilité humaine:
Les perspectives africaines sur la mobilité humaine**

Rapport collectif de l'équipe de la RDC,
rédigé sur la base de rapports partiels fournis par les membres de l'équipe du projet
par

Germain NGOIE TSHIBAMBE

Décembre 2009

RAPPORT

- Un bref aperçu et une explication des objectifs originels de l'étude et, le cas échéant, une reformulation de ces objectifs en expliquant le pourquoi de cette reformulation

Dans le cadre du Programme Mac Arthur concernant les Perspectives africaines sur la mobilité humaine, l'équipe de la RDC s'est proposée de travailler sur la thématique suivante : « La dynamique migratoire en RDC : morphologie, logique et incidences à Lubumbashi ». Ce projet de recherche entend situer la dynamique de l'émigration/immigration vers et à partir de la RDC de manière à comprendre la forme que ce phénomène prend, les ressorts de cette dynamique et ses incidences sur le pays. La perspective nationale, soit étudier ce phénomène migratoire par rapport à trois villes de la RDC, ainsi qu'il a été suggéré au début du projet, n'a pas été jugée pertinente. Des orientations ont été faites pour que la recherche se focalise sur une ville de la RDC. De manière spécifique, c'est la ville de Lubumbashi qui a été choisie comme site de la recherche. Nous nous intéressons aux migrations internationales. Dans ce cadre, nous voulons identifier les acteurs migrants, comprendre les motivations de ces migrations, analyser les continuités et les discontinuités que ces migrations offrent dans une perspective historique avant de voir l'impact que les migrations ont sur la ville en étude.

A l'origine de ce projet comme actuellement, les objectifs de cette recherche tournent autour de quatre axes : primo, l'analyse de la configuration des migrations en RDC ainsi que cela peut être déconstruit à partir des années 1980 ; secundo, la compréhension des changements et des permanences qui se déploient dans ce domaine en ce qui concerne les migrations interafricaines et intercontinentales depuis et vers la RDC ; tertio, l'analyse des interactions entre l'émigration et l'immigration vers et à partir de ce pays et quarto, l'initiation des jeunes chercheurs congolais à des recherches sur les questions des migrations en les dotant des outils méthodologiques et épistémologiques de recherche dans ce domaine. Il importe de souligner qu'au début de la recherche, le troisième objectif s'orientait vers la compréhension aussi bien des interactions entre émigration et immigration que de celles entre les migrations internes et les migrations internationales. Ce deuxième axe (l'analyse des migrations internes en RDC) a été abandonné, nous laissant nous concentrer seulement sur le premier axe. Cette reformulation ayant conduit à l'abandon du deuxième axe se justifie par le fait que la RDC étant un pays traversé par une grave crise socio-économique et ravagé par des « multiples guerres civiles » (entre 1996 et 2003) sans compter l'insécurité localisée qui sévit à l'Est du pays, connaît intensément des mouvements internes incessants des populations. Que cela prenne la forme de l'exode rural ou de migration urbaine-rurale, est une évidence qui se vérifie aisément dans pays. Les services publics de l'Etat congolais, notamment les services de la direction générale des migrations (DGM) postés dans des gares, aéroports et autres points de passage s'autorisent à enregistrer les mouvements internes de la population, mais il n'est pas facile d'accéder à des fichiers où l'on peut avoir des données statistiques sur les mouvements internes de la population congolaise.

Vu la densité et l'épaisseur des migrations internes en ce pays, il a été jugé prudent de ne pas s'orienter vers l'analyse de cette question au cours de cette recherche. Cela serait une dispersion d'efforts et conduirait à une accumulation des données dont la pertinence pourrait nous éloigner de l'intérêt que nous entendons focaliser actuellement pour saisir les migrations internationales.

- Le lieu et le contexte social de l'étude, en incluant les conditions socio-culturelles pertinentes.

Cette recherche est menée dans la ville de Lubumbashi. D'après les indications officielles présentées par la Mairie de la ville de Lubumbashi, plus 1,450.000 habitants (nationaux et étrangers) vivent dans cette ville. Cette ville a une longue vocation minière et industrielle. Cette vocation a constitué un élément structurant les mouvements de la population attirée vers cette ville. Jusque vers les années 90, la population était essentiellement salariée, vivant du travail salarié auprès des entreprises minières comme la Générale des carrières et des mines (Gécamines) et les autres sociétés dont les activités tournaient autour du dynamisme de la société minière. L'attraction urbaine de Lubumbashi s'est renforcée à l'époque par la politique du pays qui en faisait un pôle de croissance autour duquel étaient branchés les autres espaces (ou villes/centres urbains) situés au centre du pays. Lorsque le secteur minier s'effondre, Lubumbashi devient une ville fantôme. Mais dans l'imaginaire populaire, l'attraction urbaine en général est encore forte : il vaut mieux tenter de se débrouiller en ville que de rester au village. Alors qu'elle avait déjà perdu ses capacités à pourvoir aux enchantements oniriques de la population frappée par la crise socio-économique, cette ville continuait à attirer les jeunes congolais en raison de sa position géographique sur les franges/les marges frontalières avec les pays de l'Afrique australe. Pour ceux que l'aventure migratoire tente, être à Lubumbashi, c'est se place à la porte de sortie. Et dans ce pays où chacun croit à des miracles, autant être à Lubumbashi et chercher une occasion pour sortir ainsi du pays et « échapper » aux cauchemars de la RDC. Ainsi l'attraction de Lubumbashi ne s'explique pas seulement par son pouvoir magique d'être une ville ; c'est une ville de transit vers des multiples destinations dont les jeunes congolais gardent le secret. Parmi ces multiples destinations, les pays de l'Afrique australe, dont l'Afrique du Sud, constituent l'exutoire migratoire des Congolais.

En jouant sur les mots empruntés à Jean de la Fontaine, dans la fable intitulée Les animaux malades de la peste, ils ne périrent pas tous, bien que tous aient été frappés, on peut également dire que bien que frappée par la crise, Lubumbashi a encore un pouvoir d'attraction. Cette attraction se lit à l'engouement des migrants étrangers qui deviennent de plus en plus nombreux, bouleversant le paysage démographique et la recomposition spatiale de cette ville. Sans faire une lecture raciale, il sied de reconnaître que des quartiers qui n'étaient habités que par des congolais, sont de plus en plus habités par des gens d'autres races. Il y a même des quartiers, et dans ces quartiers, il y a des niches des affaires qui sont le monopole caractérisant les ressortissants de certains pays étrangers. Cette recomposition démographique et spatiale est visible à l'œil nu et nécessite une analyse scientifique pour en cerner les contours.

La ville de Lubumbashi se caractérise par une convivialité remarquable, surtout à l'égard de l'étranger, donc un non-congolais. Si entre congolais, l'instrumentalisation des sentiments primordiaux conduit à des violences, comme en 1960 et en 1990, l'altérité est vécue autrement lorsqu'il s'agit d'un étranger venant d'un autre pays. Son acceptation est facile. Cette acceptation est fondée sur le fait que cet étranger non-congolais ne jouant pas de rôle politique n'est pas un concurrent sur le champ politique. Par ailleurs, beaucoup d'ethnies dont les membres se retrouvent subdivisés et coincés dans des frontières de plusieurs Etats ont les leurs de part et d'autre des frontières. « Ce transnationalisme communautaire » (Sindjoun, 2001) joue

en faveur de l'intégration facile des Bemba (de la Zambie), des Lunda et Cokwe (de l'Angola) lorsqu'ils se retrouvent ainsi à Lubumbashi. Des Maliens originaires de Kayi ont un quartier dont ils gardent le monopole pour l'exploitation de certaines activités. Il en est de même des Sénégalais. La ville de Lubumbashi n'a pas encore connu des explosions de xénophobie. Les immigrés se retrouvent éparpillés, pour leurs résidences, dans plusieurs quartiers. Il en y a qui ont appris les langues locales ; d'autres pas encore. La plupart des migrants asiatiques travaillent avec des Congolais comme des « bras-droits » : un « bras-droit » est un individu (un homme ou une femme) de confiance qui passe son temps avec un étranger en l'orientant comme un guide et comme un interprète. Ce terme de « bras droit » peut être l'équivalent de « gate-keeper ». Beaucoup d'étrangers, surtout parmi les asiatiques, ne connaissent pas les langues locales et s'expriment difficilement en français. La convivialité explique ainsi que nous n'ayons pas eu de difficultés à rencontrer les différents migrants pour autant que des rendez-vous étaient pris. Des réticences, du moins de la part des Chinois et des Indiens, découlaient surtout que les premiers vivent presque en vase clos, la plupart ne parlant que leur langue (le chinois) ou l'anglais sans plus alors que les chercheurs enquêteurs recrutés connaissent seulement les langues locales et le français. Des réticences provenaient également de la suspicion que des étrangers ont relativement à l'égard des Congolais. Cette suspicion provient de l'image des tracasseries collée aux agents de l'Etat. Ainsi, lorsqu'on contacte un étranger pour un entretien, il est réticent, voire réservé croyant qu'il s'agit d'un agent des services publics qui cherche un prétexte pour à terme rançonner de l'argent. Cette inquiétude était levée à la suite de la production de l'attestation de recherche. Même parmi les migrants asiatiques, des rendez-vous pris étaient souvent reportés. Chacun des migrants étant un homme d'affaires et se débrouillant, est souvent en mouvement dans la ville et donc, insaisissable.

- Une explication brève de la conduite du terrain et en quoi il diffère de ce qui avait été initialement prévu.

Il importe de distinguer deux moments dans la conduite de cette recherche de terrain. Le premier moment correspond à la période avant la tenue de l'atelier méthodologique qui a eu lieu en Juin 2009. Avant cette activité d'atelier, l'équipe de chercheurs-enquêteurs a été recrutée et il lui était demandé d'explorer le terrain avec un protocole de recherche pour la pré-enquête. Dans un premier temps, cette équipe de vingt chercheurs-enquêteurs était subdivisée en quatre groupes composés, chacun, de cinq membres. Le premier groupe s'est occupé des migrants asiatiques (nommément, les Chinois, les Indiens, les Pakistanais, les Libanais, etc.) ; le deuxième groupe a eu la tâche de faire la pré-enquête dans les milieux des migrants africains (Zambiens, Maliens, Sénégalais) ; le troisième groupe a fait la pré-enquête auprès des Congolais qui ayant vécu à l'étranger pendant une certaine durée ont décidé de rentrer en RDC et également auprès des parents ayant les leurs comme des migrants à l'étranger. Le quatrième groupe a cherché à faire la pré-enquête auprès des Congolais migrants internes. Pendant trente jours, il a été attendu que cette étape de pré-enquête conduise à récolter les données auprès de quatre cent sujets.

Lors du dépôt des résultats de l'enquête avant l'atelier de Juin, il s'est avéré que le nombre de vingt sujets à enquêter par chercheur dans un mois (trente jours) (dont l'ensemble donnait quatre cents) était irréaliste. Pour certaines catégories des sujets migrants, il pouvait être facile d'atteindre un grand nombre tandis que pour d'autres catégories, notamment les Chinois et les Indiens, atteindre le nombre attribué

à chaque enquêteur était une pure imagination de l'esprit. Il a été constaté que les migrants congolais revenus au pays (appelés les retournés) étaient difficiles à identifier. Dans la représentation populaire, un migrant congolais retourné au pays (donc revenu ici) est un homme qui a échoué là-bas. Et, ici, il ne peut se faire identifier allégrement sous ce titre.

Lors de la pré-enquête, pour procéder à la récolte des informations auprès des catégories cibles, la méthode de boule de neige était la règle. En identifiant un sujet cible donné, on sollicitait auprès de lui qu'il fasse connaître d'autres sujets qui pourraient accepter les entretiens. Sur le plan spatial, on voulait investir toute la ville sans focaliser la recherche de terrain sur un espace privilégié, l'essentiel étant de capturer le plus de sujets migrants et autres sujets intéressant la recherche, tous ciblés comme des poissons dans les filets que l'on allait compter par la suite.

En Juin 2009, se tint l'atelier méthodologique. Celui-ci nous a permis de rectifier les tirs et de mettre les points sur les « i ». Le premier rectificatif a consisté à insister sur la définition de l'espace sur lequel il fallait concentrer la récolte des données. Pas d'enquête sur toute la ville de Lubumbashi, mais sur des quartiers à cibler. Secundo, il a été levé l'option que l'on ait un échantillon, la méthode de boule de neige étant de plus en plus aléatoire et risquant de nous faire obtenir des informations de la part des sujets qui auraient la même expérience migratoire. Des quartiers où la visibilité des sujets étrangers est de plus en plus importante ont été identifiés. Alors qu'au début, on naviguait accroché à des méthodes qualitatives ; de l'atelier, on a retenu l'importance de travailler aussi avec les méthodes quantitatives, d'où le rôle de la définition de l'échantillon auprès duquel on pourra mener les recherches. Alors qu'au début, on prenait toute la ville comme champ de la recherche, il est devenu évident de focaliser la recherche de terrain sur quelques espaces, des quartiers à forte concentration des migrants étrangers. Tertio, il a été souhaité d'écarter des préoccupations de recherche les migrations internes et en ce qui concerne les congolais retournés, il fallait s'intéresser seulement aux sujets migrants congolais retournés eux-mêmes. Pas d'entretiens avec leurs parents ou leurs proches : les informations qu'ils seraient amenés à présenter portent trop de biais.

Au regard de ces ajustements méthodologiques, les groupes ont été réorganisés en trois (3) au lieu de quatre (4). Un groupe s'occupe des migrants asiatiques ; un autre, des migrants africains ; un troisième, des Congolais rentrés au pays. Ce sont ces trois groupes des sujets qui ont fait l'objet d'enquête pour les recherches de terrain dont nous présentons la synthèse des données.

- Une discussion des choix de méthode de collecte des données, mises en perspective avec les objectifs de recherche, les problèmes méthodologiques, incluant les avantages et inconvénients des méthodes utilisées, de même qu'une évaluation de la qualité des données collectées.

La collecte des données a nécessité que nous recourions à la fois aux méthodes quantitatives et qualitatives. Les méthodes quantitatives nous ont permis de déterminer l'échantillon de la population à enquêter. A partir de cet échantillon, nous pourrions monter les caractéristiques pertinentes de la population étudiée. En ce qui concerne les méthodes qualitatives, il y a eu une combinaison de l'entretien, du questionnaire, de l'observation et des récits de vie. L'entretien semi-directif a consisté à avoir des discussions à bâtons rompus avec les migrants ciblés. Cet entretien était guidé par le protocole de recherche à considérer comme un guide de l'entretien. Le questionnaire a été utilisé pour certains migrants qui ne disposaient pas suffisamment

de temps ; le questionnaire leur était laissé, quitte à eux de le remplir. Cette façon de procéder, qui n'a pas été générale, a permis d'obtenir certaines informations avec une économie de temps. L'observation a permis de compléter certaines informations sur certains phénomènes liés à la recherche. Pour autant qu'il fût possible de causer avec certains migrants chez eux, cette approche nous rapprochait des lieux de résidence pour voir in situ certaines choses. La vie communautaire des Chinois à Lubumbashi a été observée à la suite de la visite de certaines résidences occupées par les Chinois. Lorsqu'on se retrouve dans certains restaurants des Indiens ou des chinois, il est loisible d'observer dans certains moments d'intimité et de loisirs si ces communautés vivent repliées entre elles-mêmes ou si elles ont des fréquentations poussées avec d'autres communautés. Les récits de vie, pour autant qu'ils aient été utilisés, ont permis de reconstruire des pans entiers de la vie et de l'expérience migratoire des sujets enquêtés. Les récits de vie nécessitent la création de l'intimité entre le sujet enquêté et l'enquêteur ; ils nécessitent aussi le temps de bavardage et d'échange. En fin de compte, ils permettent d'obtenir des informations profondes sur la trajectoire migratoire.

Ces méthodes, mises en perspective avec les objectifs de la recherche, paraissent relativement pertinentes. En revoyant les objectifs de cette recherche, il importe de noter que les principales questions de recherche conduisent à rechercher les données pour y répondre, non pas dans la littérature existante, mais bien auprès des sujets migrants eux-mêmes. A cet égard, il importe de noter que dans la série des questions de recherche que nous avons constituées, il y en a de deux types, le premier type des questions concerne les questions analytiques et le deuxième type concerne les questions empiriques. Les questions empiriques qui sont en grand nombre par rapport à des questions analytiques ne peuvent être éclairées qu'à la suite des informations obtenues des sujets migrants eux-mêmes. Le 'retour à la chose' impose la pertinence de ces méthodes qualitatives. Pour rappel, les objectifs sont les suivants : primo, l'analyse de la configuration des migrations en RDC ainsi que cela peut être déconstruit à partir des années 1980 ; secundo, la compréhension des changements et des permanences qui se déploient dans ce domaine en ce qui concerne les migrations interafricaines et intercontinentales depuis et vers la RDC ; tertio, l'analyse des interactions entre l'émigration et l'immigration vers et à partir de ce pays et quarto, l'initiation des jeunes chercheurs congolais à des recherches sur les questions des migrations en les dotant des outils méthodologiques et épistémologiques de recherche dans ce domaine. L'organisation de l'atelier méthodologique en Juin 2009 a été un moment intense qui a permis d'atteindre le 4^e objectif. Du fait que le phénomène de la migration constitue un domaine encore inexploré dans cette ville, nous ne pouvons accéder à des informations de ce genre que par ce que ces méthodes peuvent bien offrir.

Dans la conduite de cette recherche, les problèmes méthodologiques que nous avons rencontrés et qui ont été résolus concernaient la manière de bien procéder pour combiner les méthodes quantitatives et les méthodes qualitatives. Sur un autre palier, il a été reconnu qu'il fallait absolument combiner les entretiens avec les récits de vie pour améliorer la compréhension de certains pans de l'expérience migratoire des sujets migrants. Quels sont alors les avantages et les inconvénients des méthodes utilisées ? Question autocritique qui n'est pas si simple. Les avantages de ces méthodes sont à situer du côté des chercheurs-enquêteurs. Parmi les objectifs attendus de cette recherche, il est fixé d'initier les jeunes chercheurs congolais à la recherche sur les migrations. En procédant à cette recherche par l'utilisation de ces méthodes, les jeunes chercheurs ont été mis en condition de s'acoquiner avec la réalité du

phénomène de migration. Cette expérience leur a donné d'avoir une connaissance pratique de l'emploi des outils de récolte des données. Sur un autre plan, les méthodes utilisées ont permis d'obtenir des informations de première main. Quant aux inconvénients de ces méthodes, on peut les situer sur le point de la difficile communication verbale lorsqu'il a été question des entretiens avec des Chinois. Cette difficile communication verbale procède de la non-maîtrise du Français par beaucoup des Chinois tandis que les chercheurs-enquêteurs ne connaissent pas l'anglais, langue parlée par ces derniers. Cette même difficulté a été rencontrée au cours des entretiens avec certains Nigériens.

Qu'en est-il de l'évaluation de la qualité des données collectées ? Les données collectées apportent des éclairages intéressants sur des pans du phénomène de migration dans la ville de Lubumbashi. A ce compte, elles sont d'une qualité appréciable. Certes, on n'a pas obtenu toutes les informations sur tous les pans de la vie migratoire de chaque sujet migrant enquêté, mais ce que ces données offrent en lecture constitue une banque des données.

- Une présentation de la portée et du type des données collectées, si elles permettent d'atteindre les objectifs de la recherche et les limites qu'elles posent.

La portée et le type des données collectées n'ont de valeur que celle qui permet, dans le cas d'espèce, d'éclairer les pans de la réalité en étude. A ce compte, les données récoltées présentent une profondeur car elles nous ont permis de comprendre le phénomène mouvant et dynamique de la migration à partir et vers la ville de Lubumbashi. A partir de ces données, il est possible, au moment opportun de rédiger des articles et faire des rapports sur certains aspects de la migration. En ce qui concerne l'apport de ces données à l'atteinte des objectifs de cette recherche, il y a lieu de reconnaître que les données acquises au terme de cette recherche de terrain permettent de répondre à des préoccupations relatives aux configurations de la migration vers la ville de Lubumbashi. Grâce au traitement des données portant sur l'âge, le sexe et les dates d'arrivée dans la ville de Lubumbashi, il est possible de reconstituer les plages des générations des migrants arrivant dans cette ville. Les données récoltées, pour autant qu'elles concernent des ressortissants de plusieurs nationalités, nous offrent d'avoir de l'information sur la configuration des migrations, les motivations et les secteurs d'occupation des migrants arrivant dans la ville. Ceci nous permet d'avoir les photographies des migrants, de leurs activités et même de leur occupation de l'espace urbain. Le pari que nous avons gagné est celui d'avoir mobilisé pendant presque nonante jours des jeunes chercheurs congolais pour récolter des données sur les migrations. Cette mobilisation leur a donné l'occasion de « s'affronter à la réalité » migratoire et de s'habituer ainsi à ce domaine de la recherche.

Les limites de ces données proviennent du fait que certaines d'entre elles sont bien à même de nous éclairer sur certains aspects tandis que d'autres données présentent une inflation discursive due à des non-dits découlant des expressions aussi floues que celles de : « on fait des affaires dans cette ville » ou « je fais le commerce ». Ces expressions reviennent pratiquement dans beaucoup d'entretiens ; elles ne permettent pas de comprendre ce que font les migrants. C'est le cas d'un Malien, originaire de Kayi, interviewé dans sa boucherie, qui dit qu' « il se réjouit de vivre dans ce pays parce qu'il fait bien ses affaires ». A des questions sur la possibilité pour lui qu'il explicite les affaires, il reste évasif. De telles réponses ont été

enregistrées auprès de la plupart des migrants venus dans la ville pour des raisons d'affaires. L'inflation discursive, nous l'avons également trouvée chez cet enquêté de l'Afrique de l'Ouest qui présente son expérience migratoire comme une épopée qui déployait un cheminement de victoire en victoire. Les enquêtés aiment raconter des lieux de migration sans trop de commentaires, voulant seulement insister sur leur réussite tant qu'ils vivent et cherchent à vivre en RDC.

- Une analyse préliminaire des données et un exposé des analyses complémentaires qu'il faudra entreprendre.

Après ces enquêtes menées dans la ville de Lubumbashi, il importe que nous en présentions quelques découvertes/trouvailles que nous jugeons intéressantes.

A. Concernant les sujets migrants étrangers vivant en RDC/Lubumbashi.

1°) Le séjour (la durée) des migrants étrangers en RDC. La durée de séjour des migrants étrangers en RDC permet de faire une distinction entre les migrants ayant fait longtemps et les migrants étant arrivés récemment. Cette distinction a une ligne de partage « continentale ». Les migrants d'origine africaine se sont implantés en RDC depuis longtemps. Plus de trente ans de séjour en RDC pour la plupart des migrants africains. Il s'agit des Maliens, des Sénégalais ou des Zambiens. Dans cette règle, une exception est celle des migrants d'origine nigériane. Ceux-ci apparaissent dans le paysage migratoire en RDC et plus particulièrement dans la ville de Lubumbashi dans les années 90. Les migrants d'origine asiatique (les Libanais, les Chinois, les Indiens, les Pakistanais, etc.) ont une implantation récente. Si les Libanais ont une durée d'implantation assez éloignée dans l'ensemble de cette catégorie, les Chinois apparaissent dans le paysage migratoire à Lubumbashi après les années 2000. Il va de soi de reconnaître que cette découpe n'est pas tout à fait tranchée, car la durée de séjour dépend des sujets qui sont tombés dans notre échantillon de recherche et peut varier à souhait. Ainsi, il y a des Maliens qui se sont implantés en RDC il n'y a pas longtemps tandis que l'on trouve des Chinois établis à Lubumbashi depuis les années 90.

2°) La composition démographique des migrants. Pour autant que les sujets migrants interviewés nous aient relatés avec exactitude les récits de leur exploit migratoire, il s'avère qu'à leur début, beaucoup des migrants masculins sont venus seuls. C'est le cas aussi bien des Africains que des Asiatiques. C'est lorsque leur insertion réussit que les migrants optent pour le mariage, soit en faisant venir leurs épouses restées au pays, soit en se mariant à des femmes du terroir. La première option se manifeste dans la majorité des cas parmi les sujets migrants asiatiques tandis que la deuxième option est fréquente parmi les sujets migrants africains. Si les migrants asiatiques sont monogames, les sujets migrants africains sont, dans des proportions relativement presque égales, soit des célibataires, soit des polygames. C'est parmi les migrants africains que nous trouvons des familles ayant plusieurs enfants tandis que chez les migrants asiatiques, ils sont soit sans enfants, soit avec en moyenne deux enfants. En fonction de ce critère, soit le nombre des enfants résidants sur place avec les parents migrants, il est facile d'induire que les migrants qui ont beaucoup d'enfants –qu'ils soient monogames ou polygames– ont tendance à se sédentariser sur place. Ceux qui n'ont pas d'enfants ont des attaches plus poussées ou intimes avec leur pays d'origine. Les migrants de la première catégorie sont en RDC sans intention de retourner dans leur pays d'origine tandis que les migrants de la

deuxième catégorie sont venus en RDC pour chercher les moyens ; qu'ils en aient et ils sont prêts pour rentrer dans leurs pays d'origine.

Il n'y a pas beaucoup des sujets migrants féminins seuls qui viennent dans ce pays. Les femmes étrangères viennent à Lubumbashi à la suite de leurs maris. Avant Octobre 2008 (avant la crise financière internationale qui a secoué le secteur minier au Katanga), on a remarqué la présence de plusieurs Chinoises dans la ville de Lubumbashi. Cette présence s'est faite rare, si elle n'a pas disparu avec l'arrivée de la crise qui a entraîné le ralentissement des activités dans le secteur minier au Katanga.

Il n'y a pas de différence dans le comportement vis-à-vis des membres de la famille large entre les sujets migrants africains et les sujets migrants asiatiques. Les deux catégories des migrants hébergent les membres de la famille élargie tant qu'ils n'ont pas encore totalement réussi à voler de leurs propres ailes. Les liens avec les pays d'origine ne sont pas totalement rompus, loin de là. La tendance au regroupement en créant des associations ethniques/nationales/religieuses est prégnante aussi bien chez les africains que chez les asiatiques.

3°) Le niveau d'études parmi les migrants enquêtés.

Les données relatives à cette série d'information ont été difficiles à récolter pour certains sujets qui ne voulaient pas en parler. En général, les sujets migrants africains installés en RDC n'ont pas beaucoup étudié chez eux ou ici sur place. Les sujets asiatiques non plus n'ont pas étudié. Ceci s'explique par le fait que les sujets migrants qui sont tombés dans le groupe cible ne sont pas venus ici dans le cadre de la migration de travail dans le secteur formel. Tous les migrants, tant qu'ils sont en RDC, y sont venus pour des raisons des affaires qui prolifèrent à l'ombre de l'économie sociale populaire. A ce compte-là, ce sont les aventuriers, un terme à prendre au sens noble, des aventuriers qui, n'ayant pas beaucoup étudié chez eux, prennent le chemin de la migration pour explorer des alternatives d'amélioration de leurs conditions de vie ici en RDC. Les multiples opportunités de faire des affaires et d'avoir de l'argent aisément, comme le disait un migrant Indien –« Je passe des moments difficiles actuellement, mais je crois qu'un jour j'aurai beaucoup d'argent dans ce pays. Et je t'appellerai pour te dire que maintenant je rentre dans mon pays »- constituent les conditions d'attrait dont ce pays est auréolé.

La RDC a un niveau trop bas en ce qui concerne la qualité des services rendus dans le secteur de l'enseignement national. Dans ce sens, les migrants africains, pour ceux d'entre eux qui ont des enfants de leurs mariages polygamiques, les envoient étudier dans les écoles congolaises. Les migrants asiatiques envoient à peine leurs enfants pour étudier dans des écoles congolaises. Il y a néanmoins des écoles bien fortement prisées par certains migrants. Il s'agit des écoles dites métropolitaines et à Lubumbashi, il s'agit de « l'école belge » ou de certaines écoles privées –de style VIP- appartenant à des Congolais. A partir de cet élément d'éducation des enfants des migrants dans les écoles, il est possible d'entrevoir des analyses avec des critères objectivement observables sur l'intégration/l'insertion des migrants étrangers dans le milieu où ils vivent actuellement.

4°) Le choix des activités exercées par les migrants

Cette question est pertinente pour apprécier les activités professionnelles auxquelles s'adonnent les sujets migrants résidant dans la ville de Lubumbashi. Dans l'ensemble, les migrants font les affaires dans tous les secteurs de la vie économique

locale. Il s'agit du commerce général ou du commerce spécialisé. Le commerce général comprend la vente des habits, des produits cosmétiques, la panification, les mobiliers des maisons. Cette énumération n'est pas totale. Le commerce spécialisé ici est entendu comme la vente des produits dans certains secteurs particuliers comme les produits électriques, les produits informatiques, les pièces de rechange, les Cd-roms de la musique ou des films –ce dernier domaine est presque sous le monopole des Nigériens-, le garage de réparation des véhicules. Les Chinois deviennent visibles en dirigeant les entreprises de construction ; les Chinois ont également des restaurants ; de même que les Indiens (hôtellerie, garages de réparation des véhicules). L'hôtellerie intéresse également les migrants. Selon la législation congolaise en matière économique, les activités de commerce de détail sont réservées aux seuls nationaux, les Congolais. Cette règle est simplement foulée aux pieds par l'intrusion des migrants. Les Chinois, les Libanais et bien d'autres font toutes sortes d'affaires, y compris les affaires dans le commerce de petit détail. A Lubumbashi, une Indienne a ouvert un atelier de couture et confectionne bien les habits et les pagnes pour les dames congolaises. Sur telle ou telle avenue de la ville de Lubumbashi, il y a des magasins tenus par des migrants asiatiques qui vendent, dans le cadre de petit commerce, des marchandises de toutes sortes comme les produits raticides, les gadgets de décoration des maisons, etc.

5°) Les problèmes d'intégration/insertion des migrants en RDC

Cette question nécessite d'autres recherches ultérieures. Dans l'ensemble, il y a des ghettos sociaux entre les migrants et la population congolaise. En fonction des activités qu'ils font, les migrants asiatiques vivent en groupe ; les Congolais qu'ils approchent sont soit leurs guides, soit leurs travailleurs. Ce sont les migrants africains qui se mélangent facilement avec la population locale.

6°) Les liens transnationaux et l'envoi des transferts des fonds de la part des migrants vivants à Lubumbashi. Les migrants étrangers vivant à Lubumbashi gardent des attaches avec leurs pays d'origine. La plupart disent qu'ils effectuent des voyages vers leurs pays d'origine régulièrement. Il y en a qui sont à Lubumbashi tout en ayant laissé leurs épouses et enfants dans leur pays d'origine. Sur place, ils reconstituent des liens primordiaux en créant des associations regroupant les originaires de tel ou tel pays. Les gadgets de la technologie moderne comme l'Internet ou le téléphone mobile sont utilisés souvent pour maintenir les contacts avec les membres de la famille restés dans le pays d'origine. Les envois des fonds sont courants parmi les migrants. Les voies pour les transferts deviennent de plus en plus complexes. Le recours à des agences n'est pas tellement fréquent. Des sujets Chinois ont déclaré que leurs salaires étaient payés sur des comptes en banques en Chine au profit de leurs épouses tandis que sur place, ils étaient pris en charge (logement, nourriture, etc.) totalement par l'entreprise au service de laquelle ils travaillent. Des Maliens ont fait cas des transferts par téléphone : ils remettent l'argent à Lubumbashi à un autre Malien ; ce dernier prévient sa famille au Mali de libérer tel ou tel montant au profit de la famille bénéficiaire. Il y a également des sujets migrants qui n'envoient pas de fonds à leurs familles restées aux pays d'origine.

B. Concernant les sujets migrants congolais retournés en RDC

A ce sujet, il importe de souligner qu'identifier les Congolais retournés au pays est une tâche difficile. Cette difficulté procède du fait que dans l'imaginaire populaire des Congolais, revenir au pays pour y vivre alors que l'on était à l'étranger semble être perçu comme un échec. Ainsi, les Congolais retournés au pays se présentent comme étant venus pour un bref séjour et qu'ils vont repartir à l'étranger.

Après avoir exploité les résultats des enquêtes auprès des Congolais revenus au pays, les observations suivantes peuvent être dégagées :

1°) Beaucoup des Congolais qui sont à l'étranger sont des jeunes hommes et des jeunes filles (leur âge variant entre 25 et 35 ans). La moyenne de leur niveau d'études est entre les niveaux secondaire et universitaire. Dans notre échantillon, plus de 80 pour cent disent avoir terminé les études universitaires en RDC. La réalité est beaucoup plus complexe qu'il ne paraît car il y a un nombre important des Congolais qui émigrent avec un niveau d'études de primaire ou de secondaire, surtout parmi les plus jeunes migrants. On trouve aussi beaucoup d'intellectuels scientifiques et techniques Congolais qui ont migré vers l'étranger. Cette notion renvoie à ce qu'on appelle la diaspora scientifique et technique. Les intellectuels scientifiques et techniques congolais se sont dirigés vers les pays de l'Afrique australe, et surtout l'Afrique du Sud. Des médecins, des ingénieurs métallurgistes, etc. ont quitté la ville de Lubumbashi dans le contexte de conflits interethniques des années 1990, ayant opposé les Kasaiens aux Katangais. Cette ruée vers le pays arc-en-ciel (Afrique du Sud) a été encouragée du reste par l'ouverture de ce dernier pays avec la fin de l'apartheid et surtout l'adoption des mesures libérales d'admission des demandeurs d'asile et des réfugiés par Pretoria.

2°) C'est à partir de 1990 que les Congolais se sont résolus et ont réussi à entreprendre l'expérience migratoire. La massification et la féminisation de la migration à partir de la RDC se manifestent à partir de cette période. A ce compte, ils se retrouvent dans plusieurs pays de l'Amérique, de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Le nombre des Congolais à l'étranger n'est pas bien connu. La diversité des statuts des migrants Congolais à l'étranger est complexe. Mais la situation sociale des migrants Congolais se caractérise par la précarité existentielle à l'étranger.

3°) Parmi les Congolais qui retournent au pays d'origine après avoir vécu à l'étranger, il y a deux catégories qu'il faut considérer. La première catégorie comprend des Congolais, généralement avancés en âge, ayant passé beaucoup de temps à l'étranger et ayant amassé beaucoup de moyens, qui décident de rentrer au pays pour passer leur « soir » au pays. Ce retour est bien préparé ; il y a des investissements qu'ils font. Mais ils ont un pied au pays et un autre à l'étranger. Car ils reviennent seuls, leurs progéniture étant restée là-bas. La deuxième catégorie comprend les Congolais refoulés/expulsés et/ou dont les conditions de vie devenaient intenable à l'étranger. Dans cette catégorie, on trouve des jeunes. Ils sont ainsi rentrés au pays malgré eux-mêmes et ne rêvent que de retourner à l'étranger. Cette catégorisation est un idéal-type. Ainsi, on peut trouver d'autres portraits dans cette situation des Congolais retournés.

4°) L'image qu'ils gardent de leur expérience migratoire est fort réaliste, de loin différente de la représentation onirique que les Congolais n'ayant pas encore

voyagé à l'étranger se font de la migration. L'image réaliste de l'expérience migratoire pousse les Congolais retournés au pays à valoriser la mobilité commerciale, celle qui conduit les gens à se déplacer pour faire des affaires. Dans ce cadre, la notion d' « ubiquité résidentielle », dégagée par Lututala pour expliquer la dynamique migratoire des Congolais est fort appropriée ici. S'inspirant de ce que disait Jean de la Fontaine, « celui qui a beaucoup voyagé a beaucoup appris », les Congolais retournés entendent explorer ce savoir acquis dans le savoir-circuler pour voir comment faire des affaires. Ils apprécient le cadre de vie épanouissant fait de liberté et de possibilité d'amélioration des conditions de vie des gens ; ils se rappellent également les contraintes qui pèsent sur eux, comme l'absence de la convivialité et des contacts humains entre voisins ; mais surtout, sur le plan fiscal, trop de factures à payer et des impôts et taxes qu'il faut payer régulièrement.

Cette représentation réaliste de l'expérience migratoire est loin de se ressembler à celle que le Congolais n'ayant pas voyagé s'en fait.

A ce stade de la recherche, il convient de reconnaître que par rapport aux données récoltées et tirées de l'échantillon, on est suffisamment avancé pour analyser certains pans de la réalité de la migration dans la ville de Lubumbashi. On n'a pas tout exploré et on ne peut pas tout explorer. Des analyses complémentaires restent à faire. Mais il nous semble que ces analyses complémentaires vont devoir se faire en recontactant certains sujets migrants déjà interrogés pour approfondir certains aspects des récits de l'expérience migratoire qu'ils racontent. Lorsque nous aurons exploré de fond en comble en lisant des données d'enquête, nous pouvons dégager des secteurs à approfondir à ce sujet.

- Equipe de la RDC basée à Lubumbashi :

Les Chercheurs seniors :

- NGOIE TSHIBAMBE Germain (responsable du projet) tshibambengoie@yahoo.fr
- VWAKYANAKAZI Mukohya (co-responsable du projet)

Les chercheurs juniors (enquêteurs) :

- | | |
|------------------------|--------------------|
| - LUBANGI Makoki | - KUNDA Abele |
| - KAKEZ Kayeb | - TUKUMBI Ramazani |
| - NGAMBU Namwana | - NGOY Muteba |
| - OZOZA Okolonken | - NGOY Mwanza |
| - MANIRAGUHA Balibutsa | - NGOMB Kaburap |
| - WASUKUNDI Kakiranya | - ABELUNGU John |
| - KAWEL Musevu | - PASULA Nkukiter |
| - RUKAN Kayombo | - KASANJI Kameke |
| - NGOY Shimbi | |

Secrétariat et saisie :

- Rachel MBEYA
- Michael KABANGU

Références bibliographiques

- Lututala, M., 2005, « L'élargissement des espaces de vie des familles congolaises sur des migrants à Paris », in Vignikin, K. et Patrice Vimard, (sous la direction de), *Familles au Nord, Familles au Sud*, Bruxelles : Bruylant Academia, pp. 409-429
- Sindjoun, Luc, 2002, *Sociologie des relations internationales africaines*, Paris : Karthala.